



Chapitre d'actes

2022

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Histoire d'une muraille de bauge en milieu tropical (Foumban, Cameroun) du XIX^e au XXI^e siècle

Aymeric Nsangou, Jacques De Limbepe

How to cite

AYMERIC NSANGO, Jacques De Limbepe. Histoire d'une muraille de bauge en milieu tropical (Foumban, Cameroun) du XIX^e au XXI^e siècle. In: Architecture et construction en terre crue. Approches historiques, sociologiques, et économiques. 5emes échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue. Émilie Leal, Claire-Anne de Chazelles, Philippe Devillers (Ed.). Montpellier. Montpellier : Ed. de l'Espérou, 2022. p. 437–450.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:163267>

ARCHITECTURE ET CONSTRUCTION EN TERRE CRUE

Approches historiques,
sociologiques et économiques



Échanges transdisciplinaires sur
les constructions en terre crue
Volume 5

Sous la direction de
Émilie LEAL
Claire-Anne de CHAZELLES
Philippe DEVILLERS

2022

 Éditions
de l'Espérou

ARCHITECTURE ET CONSTRUCTION EN TERRE CRUE

Approches historiques,
sociologiques et économiques

Échanges transdisciplinaires sur
les constructions en terre crue
Volume 5

Actes de la table ronde internationale de Montpellier
23 et 24 octobre 2019

Sous la direction de :
Émilie Leal
Claire-Anne de Chazelles
Philippe Devillers

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Aymat Catafau (Université Via Domitia, CRESEM, Perpignan)
Claire-Anne de Chazelles (CNRS, UMR 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, Montpellier)
Philippe Devillers (École nationale supérieure d'architecture de Montpellier, LIFAM)
Hubert Guillaud (Unité de recherche AE&CC-Laboratoire CRATerre, Grenoble,
Alain Klein (Architerre, Poucharramet)
Émilie Leal (Inrap, UMR 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, Montpellier)
Bastien Lefèbvre (Université Jean-Jaurès de Toulouse, UMR 5608 TRACES)
Hélène Mousset (Ministère de la Culture, Service Régional de l'Archéologie Nouvelle-Aquitaine)
Bérengère Perello (CNRS, UMR 5133 Archéorient, Lyon)

ORGANISATION DE LA TABLE RONDE

Claire-Anne de Chazelles, Émilie Leal, Philippe Devillers
Inrap, Ensam, UMR 5140 ASM

AVEC LE SOUTIEN DE

École nationale supérieure d'architecture de Montpellier
Ministère de la Culture
Région Occitanie
Institut national de recherche archéologique préventive
MUSE Université de Montpellier
Centre National de la Recherche Scientifique
Umr 5140 Archéologie des sociétés méditerranéennes
LabEx ARCHIMEDE au titre du programme « Investir L'Avenir » ANR-11-LABX-0032-01

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE

LabEx ARCHIMEDE au titre du programme « Investir L'Avenir » ANR-11-LABX-0032-01
Umr 5140 Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, CNRS
Bureau de la recherche architecturale et urbaine - Ministère de la Culture
Institut national de recherche archéologique préventive
École nationale supérieure d'architecture de Montpellier
Laboratoire Innovation Formes Architectures Milieux, Ensam

RESPONSABLES DE LA PUBLICATION

Émilie Leal, Claire-Anne de Chazelles, Philippe Devillers

Sommaire

Remerciements	9
Introduction	13
Emmanuel Baudouin L'évolution des techniques architecturales dans le Caucase (Azerbaïdjan, Géorgie) du début du VI ^e à la fin du V ^e millénaire av. J.-C.	17
Paul Bacoup L'architecture en terre crue du tell chalcolithique de Petko Karavelovo (Bulgarie du Nord, V ^e millénaire av. n. è.) : des choix de construction à la société	39
Nathalie Buchez, Julie Gerez, Samuel Guerin, Mathilde Minotti L'émergence de l'architecture en brique crue en Égypte au IV ^e millénaire av. n. è. Réflexion à partir des découvertes récentes de Tell el-Iswid (delta oriental)	61
Maia Pomadère Une brève histoire de la brique crue en Crète, du Néolithique au premier âge du Fer (VII ^e millénaire-500 av. n. è.)	77
Débat 1	91
Martin Sauvage Construire un bâtiment public en terre dans la Mésopotamie ancienne : organisation, ouvriers et quantités d'après les données archéologiques et les textes de la fin du III ^e et du début du II ^e millénaire av. J.-C.	97
Suzanne Dibo <i>Bît-Hilâni</i> , un exemple d'architecture levantine : développement et diffusion au I ^{er} millénaire av. J.-C.	115
Annick Jo Elvire Daneels L'adobe en Amérique précolombienne : invention indépendante ou transmission de technologie ? Analyse de cas du II ^e millénaire av. n. è. au I ^{er} millénaire de n. è.	129
Priscilla Munzi, Claude Pouzadoux Bâtir en terre crue au nord des Pouilles (Italie du Sud) : l'exemple d'Arpi entre le IV ^e et le II ^e siècle av. n. è.	145
Débat 2	155

Émilie Leal, Aymat Catafau	161
Faubourgs et villeneuves en Languedoc-Roussillon à la fin du Moyen Âge (XIII ^e -XIV ^e siècles) : la terre crue comme matériau de reconfiguration (France)	
Sébastien Gaime, Julie Charmoillaux, Antoine Scholtès	181
Remarques sur l'usage de la terre crue en Limagne septentrionale et Sologne bourbonnaise entre le VIII ^e et le XIV ^e siècle (Auvergne, France)	
Sandrine Ruefly, Carole Stadnicki, Sylvie Decottignies	195
Une modeste maison en torchis de la fin du XV ^e siècle au décor exceptionnel à Montricoux (Tarn-et-Garonne, France)	
Emmanuel Mille	203
L'emploi du pisé dans les bâtiments d'habitation de Lyon du XVI ^e au XIX ^e siècle	
Claire-Anne de Chazelles	223
Villages neufs, faubourgs et lotissements bâtis en pisé dans la plaine de la Durance (Provence, France), aux XVIII ^e et XIX ^e siècles	
Magali Delavenne, Emmanuel Mille	241
L'ensemble d'habitations et de commerces construit par François Cointeraux dans le faubourg lyonnais de Vaise en 1782 : manifeste et « fatale entreprise » (France, XVIII ^e siècle)	
Débat 3	263
Samira Alliche, Kenza Boussora	267
Réflexions sur la circulation de la technique dite <i>tapia valenciana</i> entre l'Espagne et le Maghreb du XVI ^e au XIX ^e siècle	
Samia Chergui	279
Fournisseurs et bâtisseurs en terre dans la Régence d'Alger entre les XVII ^e et XIX ^e siècles : quelques considérations socio-économiques à partir des rôles de chantier	
Thomas Pelmoine	293
Ethnoarchéologie de l'architecture vernaculaire au Sénégal oriental : une histoire des techniques de construction en terre crue (XVIII ^e -XXI ^e siècles)	
Débat 4	319
Zuzana Syrová, Jiří Syrový	323
Les acteurs de l'architecture en terre crue des régions historiques de la République tchèque (XVIII ^e -XX ^e siècles)	
Alina Negru, Alessandro Serra	341
L'habitat rural en terre crue dans le Banat roumain (Roumanie) au cours des trois derniers siècles : une approche socio-historique entre colonisation et patrimonialisation	
Débat 5	357

Sandrine Ruefly, Carole Stadnicki L'adobe dans la société paysanne du Bas-Quercy (Tarn et Garonne, France) à travers les sources textuelles et iconographiques de la seconde moitié du XIX ^e siècle	359
François Pustoc'h L'aire de répartition des constructions rurales traditionnelles en terre crue de Bretagne administrative (XVI ^e - XX ^e siècle)	377
Martine Cocaud, Aurélie Hess Abandon des constructions en terre entre 1880 et 1940 en Ille-et-Vilaine (Bretagne, France) : des archives au terrain	387
Nadya Rouizem L'expérimentation de la terre crue dans le logement social au Maroc entre 1961 et 1973	399
Débat 6	417
Mélanie Marcel L'architecture en terre à Batchenga (région Centre, Cameroun) et les transformations en vigueur aujourd'hui : perception des habitants et conséquences sociales	421
Jacques Aymeric Nsangou Histoire d'une muraille de bauge en milieu tropical (Foumban, Cameroun) du XIX ^e au XXI ^e siècle	437
Mohammadullah Hakim-Ebrahimi, Philippe Devillers La maison Peacock du quartier du XVIII ^e siècle de Murad Khani à Kaboul, Afghanistan	451
Mohamed Al Dbiyat Retour de l'habitat en terre dans les marges arides de la Syrie centrale au XIX ^e siècle, le cas du village de Sheikh Hilal	461
Débat 7	467
Liste des autrices et auteurs	469

Histoire d'une muraille de bauge en milieu tropical (Foumban, Cameroun) du XIX^e au XXI^e siècle

Résumé

La muraille de terre crue de Foumban (ouest-Cameroun) fut construite à l'initiative du roi Njoya dont le règne a duré de 1889 à 1933. Cette structure de bauge complétait un système de fortification que les Bamoun avaient mis en place du XVIII^e au XIX^e siècle. Par l'intermédiaire des sources historiques écrites, archivistiques et orales, nous avons collecté diverses informations sur la muraille de bauge de Foumban. Dans la première partie de l'article, nous présentons brièvement le contexte géographique de la région, ainsi que le contexte historique qui a conduit à la fortification de la ville de Foumban. Ensuite, nous présentons les représentations de la muraille dans les sources historiques écrites, les photographies issues d'archives et les cartes établies par les Bamoun. Grâce aux recherches archéologiques que nous avons effectuées, nous verrons comment se présentent les vestiges de la muraille, plus de cent ans après sa construction.

Dans la dernière partie, une comparaison des représentations de la muraille dans les sources historiques avec les vestiges archéologiques en place permet de souligner des différences.

MOTS-CLÉS

Mur, bauge, Foumban, Bamoun, structures défensives

Abstract

History of a mud wall in a tropical environment (Fumban, Cameroon) from the 19th to the 21st century.

The mud wall of Fumban (West-Cameroon) was built on the initiative of King Njoya whose reign lasted from 1889 to 1933. This structure completed a system of fortification that the Bamun had put in place from the 18th to the 19th century.

Through written, archival and oral historical sources, we have collected various information on the mud wall of Fumban. In the first part of our paper, we briefly present the geographical context of the region, as well as the historical context that led to the fortification of the town of Fumban. Moreso, we present the representations of the wall in written historical sources, photographs from archives and maps drawn up by the Bamun. Thanks to the archaeological research that we have carried out, we will see how the remains of the wall look more than a hundred years after its construction.

In the last part, a comparison of the representations of the wall in the different sources will highlight the differences between the wall as it is represented in historical and archaeological sources.

KEYWORDS

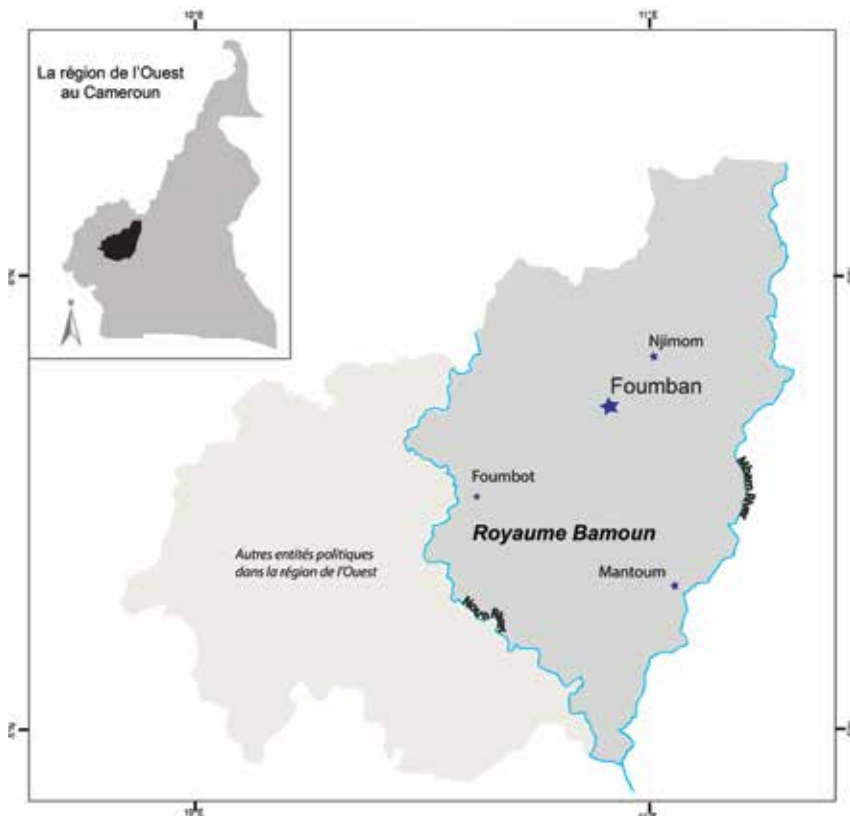
Wall, cob, Fumban, Bamun, defensives structures

1- La langue Bamoun ou *Shū Pamom* ne doit pas être confondue avec la langue Shūmom dont l'alphabet a été inventé par le *mfon* Njoya au début du *xx^e* siècle.

1. Introduction

Au début du *xx^e* siècle, alors que l'occupation coloniale européenne de l'Afrique continuait sa progression vers l'*hinterland*, le royaume Bamoun et la ville de Foumban en particulier marquèrent singulièrement les Européens qui y arrivèrent la première fois en 1902. Outre son organisation politique et administrative centrée autour du roi, appelé *mfon*, le royaume Bamoun se démarquait également par la singularité de sa capitale Foumban, véritable ville dont la population était évaluée à environ 20 000 habitants sur les 75 000 que comptait le royaume (Binet 1952, p. 408). Outre la taille de sa population, Foumban se démarquait également par les fortifications qui la protégeaient. Entre autres éléments de cette fortification, il y avait une muraille en terre crue dont la construction et les représentations retiennent notre attention. À travers les sources historiques orales, écrites et archivistiques, nous verrons le contexte dans lequel la muraille de Foumban a été édifiée et nous comparerons ses différentes illustrations dans les sources avec les vestiges que j'ai retrouvés sur le terrain lors de mes recherches.

Fig. 1 : Carte de localisation .
Toutes les figures sont de l'auteur, sauf mention contraire.



2. Cadre géographique et historique

Le royaume Bamoun est situé dans l'actuelle région de l'ouest du Cameroun. Le département du Noun, qui respecte les frontières de l'ancien royaume Bamoun, est situé entre 4° 55' et 6° 20' de latitude nord et entre 10° 30' et 11° 15' de longitude est ; il couvre environ sept mille sept cents kilomètres carrés, ayant dans sa plus grande longueur cent quarante kilomètres et quatre-vingts kilomètres dans sa plus grande largeur (Nchouwat-Njoya 1972 p. 22). La ville de Foumban est située presque au centre du royaume Bamoun ; elle était la ville principale de ce royaume et le siège de la royauté (fig. 1). La ville est positionnée sur le plateau Bamoun, son relief alterne monts et vallées avec des altitudes qui varient entre 1050 m et 1200 m asl (Champaud 1973, p. 29). Le climat de la région est de type tropical d'altitude, la température oscille entre 19° C et 24° C. La ville est fortement arrosée, car le royaume reçoit de mille sept cents à deux mille millimètres d'eau par an (Douib 1971). De ce fait, la conservation des constructions architecturales en terre crue a toujours été une problématique permanente, car elles nécessitent de constantes rénovations.

Foumban a connu différentes vagues de migrations, et semble avoir été occupée depuis le Néolithique (Segalen 1960, p.94). La dernière migration, donc la plus récente, est celle des Bamoun, qu'eux-mêmes situent au *xv^e* siècle, mais qui est plus probable au *xvi^e* siècle (Alexandre 1970, p. 361 ; Tardits 1985, p. 12-66). La poignée de migrants Bamoun qui arrivèrent se serait d'abord installée dans le village de Njimom, à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Foumban. Partant de là, ils occupèrent la ville en battant la population Mbèn qui occupait le site de Foumban. C'est d'ailleurs à partir de cet événement que le nom de la ville s'est formée, car Foumban vient de *Fom Mbèn* en langue Bamoun¹ et signifie « ruines des Mbèn ». Durant une période d'une centaine d'années environ, et dont l'histoire orale n'a retenu que l'inactivité de certains *mfon* et les guerres de conquêtes de *mfon* Mbuombuo, le royaume Bamoun s'est agrandi pour atteindre les proportions qu'il a gardées jusqu'aujourd'hui (fig. 1). Toutefois, malgré les conquêtes qu'ils avaient réalisées, les Bamoun subirent une attaque fulgurante menée par les Baare Tchamba venant de l'Adamaoua. Bien que la zone soit humide et

propice au développement de la glossine ou mouche *tsé-tsé*, les Baare Tchamba n'hésitèrent pas à envahir la région car leurs montures, les poneys mousseux ou poneys du Logone, étaient une race résistante à la maladie du sommeil ou trypanosomiase transmise par la glossine (Mohammadou 1999, p. 81). Stupéfaits et terrifiés, car ne connaissant pas et ne possédant pas de monture, les Bamoun n'eurent d'autre choix que d'évacuer Fouban. Poursuivant leur avancée, les cavaliers Baare Tchamba quittèrent Fouban et les Bamoun revinrent dans la ville en étant profondément marqués par la soudaineté de l'assaut. La puissance des envahisseurs Baare Tchamba reposait sur la cavalerie, dès lors il était impératif pour les Bamoun de Fouban de se protéger d'une nouvelle attaque de ce genre. La solution fut trouvée à travers la fortification de la cité.

Selon la tradition orale, un certain Fifèn Nkundù fut le premier à suggérer le creusement de fossés pour fortifier la ville ; mais son idée ne fut pas bien accueillie et il fut tué (Njoya 1952). Cependant, sur le conseil du roi de Rifum, d'où les ancêtres des Bamoun sont originaires, *mfon* Mbuombuo accepta de fortifier la ville. La mise en place des structures défensives se fit progressivement en commençant par le creusement du fossé principal sous le règne de *mfon* Mbuombuo et s'acheva par l'édification de la muraille sous le règne de *mfon* Njoya (Aymeric 2018, p. 386-387). Loumpet-Galitzine attribue la construction de la muraille à *mfon* Mbuombuo (Loumpet-Galitzine 2011, p. 189), ce qui ferait vieillir la muraille d'environ cent années car *mfon* Mbuombuo a régné du milieu du XVIII^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle. Or dans *Histoire et Coutumes des Bamum*², les chroniques du règne de *mfon* Njoya mentionnent : « Ainsi se termina cette guerre de Njindu'. Les Pa'ré du Sud firent savoir qu'ils allaient venir faire la guerre aux Pamom, le roi Njoya fit dresser un mur parallèlement au fossé circulaire. Ce mur terminé, les Blancs arrivèrent. » (Njoya 1952, p. 41). Alors bien que la date de construction de la muraille de Fouban ne soit pas précisément connue, il est certain qu'elle était complètement achevée au début du XX^e siècle, car au-delà de la mention dans les chroniques des Bamoun, elle fait partie des éléments qui impressionnèrent les Allemands dont l'une des premières délégations pénétra dans la ville le 13 avril 1903 (Champaud 1972, p. 327).

La muraille de Fouban a été construite sous le règne de Njoya, probablement au début de son règne effectif en tant que roi. Njoya n'était qu'un enfant lorsqu'il hérita du pouvoir, sa mère la reine Njapndounke assura donc la régence jusqu'à ce qu'il atteigne la majorité (Njoya 1952). Plus tard, une rébellion ayant tenté de déstabiliser son pouvoir, *mfon* Njoya fit appel au *lamido* (roi) de Banyo qui avec sa puissante cavalerie jügula la rébellion, probablement en 1895 ou 1897 (Tardits 1980, p. 207). Mais l'alliance dura peu de temps, car le *lamido* de Banyo envoya dire à *mfon* Njoya qu'il envahirait son royaume et transformerait son palais en écurie. À la réception de la nouvelle, *mfon* Njoya fit restaurer les fossés et construire la muraille sur le talus bordant le fossé principal. On ne dispose pas d'information permettant de savoir d'où est venue l'idée de renforcer les fortifications en bâtissant une muraille. On n'a pas de témoignage direct écrit de la construction, mais au cours des enquêtes ethnohistoriques que j'ai menées, plusieurs informateurs ont indiqué qu'à l'instar des fossés qui furent creusés par la population entière, la construction de la muraille avait mobilisé tout le peuple. Certains informateurs ont même suggéré que la terre argileuse qui a servi à l'édification provenait de la localité de Marom, située à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Fouban (Aymeric 2013). Selon ces informateurs, une chaîne humaine constituée par la population se passait la matière première main à main depuis la mine de Marom jusqu'au site de construction à Fouban.

3. La muraille de Fouban à travers les sources

3.1. Les notes de voyage

Il n'est pas aisé de retrouver des données sur les fortifications de Fouban dans les archives et la littérature historique. Même si, en 1892, le roi Garega de Bali parlait déjà du royaume Bamoun, et de Fouban sa capitale ceinturée de fossés et de murailles, à Hutter le commandant du poste allemand de Bali (Tardits 1980, p. 1). Ce n'est qu'en 1902 que les fortifications de Fouban sont mentionnées pour la première fois dans un rapport d'exploration. Le 6 juillet 1902, le capitaine Ramsay et le lieutenant Sandrock furent les premiers européens à pénétrer dans Fouban ; ce dernier mentionne : « le 6, est apparue

2- Le livre *Histoire et coutumes des Bamum* est un recueil des traditions orales et des coutumes des Bamoun. Rédigé en langue Shümom sous la direction du Roi Njoya, il a été traduit en français par le pasteur Henri Martin, assisté d'Isaac Pare. Malgré ses nombreuses lacunes, que les traducteurs mentionnent dès l'introduction, ce livre n'en demeure pas moins une source informative incontournable pour aborder l'histoire du peuple Bamoun.

devant nous l'image d'une ville très étendue, établie sur un grand nombre de collines avec un double fossé de très grande extension et un rempart (en bon état). Malheureusement il n'y a pas un endroit dans les environs d'où on puisse avoir une vue d'ensemble de cette grande cité » (Hurault 1902, p. 591). Presqu'un an plus tard, en arrivant à Foumban le 13 avril 1903, le Lieutenant Hirtler nota dans son carnet de voyage : « Le terme de ville est bien mérité, de par la grandeur et le bon ordre des rues, l'ordonnance régulière des maisons et la propreté qui règne partout. Bamum est fortifiée, deux fossés la protègent, de 6 m de profondeur et de 4 m de largeur, ainsi qu'un fort rempart percé de plusieurs portes³. ». Lors de son voyage d'étude « des sociétés indigènes et de leurs transformations, sous l'influence de dominateurs étrangers, appartenant à une autre race et à une civilisation différente », le Français Henri Labouret parcourut le Cameroun oriental et séjourna à Foumban (Labouret 1935, avant-propos). C'est de lui que l'on tient l'autre mention importante des fortifications de Foumban : « La ville de Foumban est une cité particulièrement aérée [...] étant entourée et gardée par des murs et des portes monumentales. Leur ordonnance est relativement compliquée, elle comporte des défenses avancées et un mur d'enceinte. Les premières sont formées par des trous profonds, dissimulés sous les herbes, et qui constituaient un excellent obstacle à opposer aux cavaliers peuls venus du Nord. Ceux-ci ne pouvaient charger, pour amener aux pieds des murs les fantassins accrochés à l'arçon ou à la queue des chevaux, et prêts à escalader les fortifications. En arrière de celles-ci, était creusé un fossé profond de trois à quatre mètres, dominé par un mur haut de deux mètres, percé de meurtrières. L'enceinte était pourvue de huit portes, une par quartier, qui étaient gardées par des postes d'une quinzaine d'hommes » (Labouret 1935, préface de la partie 3 ; Champaud 1983, p. 43).

3.2. Les photographies

Dès les premiers contacts, les Européens ont réalisé de nombreuses prises de vue de la société Bamoun. Ces photographies ont été essentiellement l'œuvre de missionnaires qui ont travaillé en pays Bamoun, notamment Anna Rein-Wuhrmann, Martin Göhring et Daniel Broussous. Rassemblées et conservées par le service Protestant des Missions,

Defap⁴, la plupart de ces photographies sont contenues dans la collection Daniel Broussous. Parmi ces photographies, plusieurs montrent les portes d'entrée de Foumban. Selon les sources historiques mentionnées plus haut, la muraille était pourvue de huit portes, donnant sur les huit principaux quartiers de la ville. Malheureusement, les références des photographies donnent peu d'indications permettant de localiser l'emplacement de ces portes par rapport aux quartiers de Foumban (fig. 2). Toutefois, la porte principale est bien connue grâce à la tradition orale, car on l'appelait *Nku nshut nsom*, littéralement « à l'entrée du fossé » (Aymeric 2018, p. 393). Avant que la muraille ne soit construite sous le règne de *mfon* Njoya, le site de cette porte était la seule portion de terre non-excavée le long du tracé du fossé principal. Cette portion correspondait à l'emplacement de la maison du défunt *Fifen Nkundù* qui avait été exécuté pour avoir suggéré l'idée de creuser un fossé pour protéger la ville. L'idée ayant été ultérieurement acceptée, il fut décidé de ne pas excaver cette portion en souvenir du défunt et d'en faire le seul pont avec l'extérieur de la cité. Sur plusieurs photos on ne voit que les portes et leurs gardiens (fig. 2), sur l'une d'entre elles la porte et la muraille sont clairement visibles (fig. 3).

Sur le cliché où la muraille est visible, on voit ce qui semble être la porte principale *Nku nshut nsom*. La muraille est haute de deux mètres ou moins, elle est régulièrement percée de meurtrières à mi-hauteur. Au premier plan, on voit également une bordure de route en arceaux blancs, probablement faits en ciment. Selon Jean Binet, au fronton de la porte de Foumban, une inscription moderne témoignait de l'efficacité des fossés et des remparts mis en place par les Bamoun : « De tous les noirs, nous ne craignons que les Foulbé. Les Foulbé vainquirent les Bamoun au temps du *mfon* Ngou et les vainquirent de nouveau sous le règne de Bwombwo. Quand ils revinrent sous son règne on avait creusé la tranchée. Les Bamoun les vainquirent, les chassèrent ; ils partirent en montrant la plante de leurs pieds... » (Binet 1952, p. 409). Cette inscription était probablement marquée sur l'ancienne porte et l'était dans la langue *Shūmom* ou *Shūpamom*, car la traduction de Binet contient quelques erreurs. Ainsi, le terme *Pare* que Binet traduit par *Foulbé* (également appelé Peul) est une traduction erronée, il faut plutôt lire *Baare*.

3- *Deutsches Kolonialblatt*, 1903, « Bericht des Oberleutnants Hirtler über eine Expedition nach Bamum », n°18, p. 492. (Cité par Dugast et Jeffreys 1950). Bamum est l'ancienne forme de Bamoun, au moment de la pénétration coloniale il était courant pour les Européens de désigner les sites par le nom de la communauté qui y résidait.

4- Le Défap (Département Évangélique Français d'Action Apostolique) est l'héritier de la SMEP (Société des Missions Évangéliques de Paris). Ce sont les missionnaires de cette institution qui ont christianisé les Bamoun quand le Cameroun Oriental est devenu territoire sous-mandat de la SDN (Société Des Nations) confié à la France. Pour plus d'informations sur le Défap et ses archives, consulter <https://defap-bibliotheque.fr/>



Fig. 2 : Une ancienne porte de Fouban, probablement photographiée de l'extérieur (Défap-service protestant de mission, fonds photographique Bamoun / Daniel Broussous (1910/1960) CM.P.FGB-JB056).

Mohammadou Eldridge établit bien la différence entre les *Baare* ou *Baare Tchamba*, dont l'arrivée de la première vague migratoire en pays Bamoun se situerait au XVIII^e siècle, et les *Foulbé* dont les migrations jusqu'au voisinage du pays Bamoun sont plus tardives, fin XIX^e siècle (Mohammadou 1986, p. 237-273).

Dans son rapport publié en 1935 dans le magazine *Cameroun-Togo*, Henri Labouret a fourni un cliché dont il est lui-même l'auteur, intitulé « La muraille de Fouban » (fig. 4). En observant cette photo en détail, on voit que ce qui est désigné comme étant la muraille est une succession de piliers espacés de moins de deux mètres les uns des autres. Ces piliers, probablement édifiés en terre pétrie, s'alignent sur une distance qui semble infinie sur la photo ; ils sont hauts de plus de deux mètres et ne sont pas reliés entre eux par un quelconque muret. De ce fait, on voit aisément des branches d'arbres déborder entre eux.

Fig. 3 : Muraille et porte de Fouban (Défap-service protestant de mission, fonds photographique Bamoun / Daniel Broussous (1910/1960), CM.P.FGB-JB074).



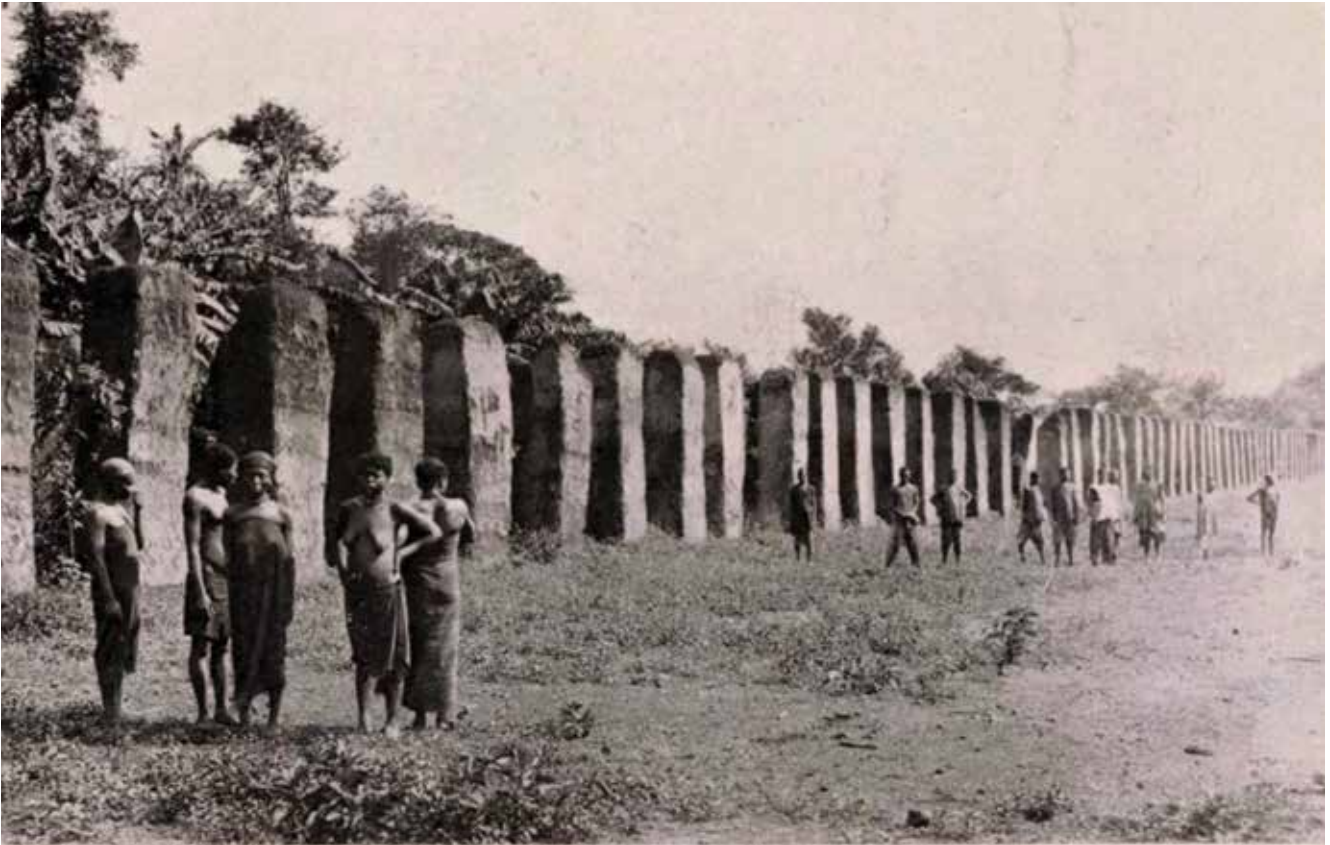


Fig. 4 : La muraille de Foumban (selon Labouret 1935).

3.3. Les cartes

Les cartes constituent le troisième corpus d'éléments que l'on retrouve dans les archives en ce qui concerne l'histoire des Bamoun. Ce corpus cartographique est assez singulier, car contrairement aux fonds précédents qui proviennent de sources exogènes, celui-ci est essentiellement endogène. En effet, les premiers plans cartographiques de Foumban datent du début du ^{xx}e siècle et ils ont été dressés à l'initiative de *mfon* Njoya, par lui-même ou sous sa supervision. Pour ce dernier, l'objectif initial de ces cartes était de connaître les limites réelles du royaume afin de servir en cas de litige territorial avec les entités politiques voisines ou entre ses sujets (Savary 1977, p. 127). Entre 1912 et 1920, *mfon* Njoya entreprit des levés cartographiques de son royaume et de Foumban sa capitale. L'une des premières reproductions de ces levés est la carte qui fut envoyée au roi George V (Bassett 1998, p. 44, fig. 6). Bien que nous n'en ayons retrouvé que quatre illustrations complètes, il semble que plusieurs cartes et copies avaient été réalisées ; elles sont aujourd'hui dispersées dans des collections privées et publiques (Loumpet-Galitzine 2011, p. 190). Il est important de préciser que selon

l'année où ces cartes ont été dessinées, elles ont été annotées avec les différentes versions de l'écriture inventée par *mfon* Njoya ; de plus, elles suivent des règles cartographiques propres.

La carte publiée par Bernhard Struck est probablement la première à avoir été diffusée (1908). Comme toutes les autres, elle a été réalisée par ou sous la direction de *mfon* Njoya et elle daterait de 1906. Étant probablement l'une des plus anciennes parmi les cartes Bamoun, elle est peu influencée par la cartographie occidentale ; elle est orientée vers le sud-ouest et montre le parcours entre la ferme de *mfon* Njoya à Mambu et la résidence royale à Foumban (fig. 5). La carte aurait été présentée au pasteur Görhing par *mfon* Njoya lui-même en 1906 (Bassett 1998, p. 42). Sur la reproduction, l'annotation allemande de ladite carte mentionne seulement *wallgraben* qui peut être traduit par fossé et n'indique pas la muraille. En outre, la ville n'est pas représentée dans sa totalité, les fortifications non plus. Après cette première tentative, le cartographe allemand Max Moisel aurait montré quelques techniques rudimentaires à *mfon* Njoya pour qu'il améliore sa cartographie (Savary 1977, p. 127).

En 1916, alors que les troupes britanniques venaient de chasser les Allemands à Foumban, *mfon* Njoya adressa une correspondance au roi d'Angleterre en y joignant une carte du royaume Bamoun (Bassett 1998, p. 43) (fig. 6 et fig. 7). La carte du royaume, encore appelée *lewa ngu* ou le « livre du pays » (Dugast et Jeffreys 1950, p. 68) est orientée vers le sud (donc le nord est vers le bas de la photo), et on voit clairement les deux rivières Noun et Mbam qui bordent le royaume. Au centre de la carte, de manière un peu exagérée, Foumban est représenté avec ses fortifications. Si pour Bassett cette exagération a pour but de montrer le rôle de centre politique de la ville (Basset 1998, p. 43), il est quand même curieux de constater que les fortifications ont une forme ovale et confirment la représentation schématique « circulaire » des fortifications mentionnées dans *Histoire et coutumes des Bamum*. En agrandissant la carte pour mieux voir Foumban, on constate que la ville est cernée par deux ceintures dont l'une est un fort trait épais et continu, tandis que l'autre est un nuage de points. S'il y a peu de doute que la double auréole de points corresponde aux chausse-trappes extramuros qui bordaient le fossé principal, il est par contre difficile de déterminer si le trait continu représente la muraille ou le fossé principal. Cette carte permet également de voir que les principales routes du royaume convergeaient vers Foumban et pénétraient dans la ville par neuf points d'entrée, au lieu des huit portes qui sont régulièrement mentionnées dans les textes. On note aussi l'absence du fossé secondaire.

Une autre carte du royaume, plus tardive et plus complète, fut réalisée après le levé cartographique de 1920. Sur cette dernière, l'orientation a changé mais Foumban et ses fortifications occupent toujours une place quasi-centrale (fig. 8). Un agrandissement permet de constater que Foumban est représenté avec ses fossés principal et secondaires (fig. 9). Les auréoles de points ont cédé la place à des figurations plus illustratives des chausse-trappes en de petits rectangles et cercles. Le long du fossé principal, la muraille est illustrée avec des petits piquets qui ne sont pas rattachés les uns des autres était-elle le reflet de la réalité d'une muraille constituée de piliers ?

La première publication présentant la carte Bamoun complète de Foumban est l'article

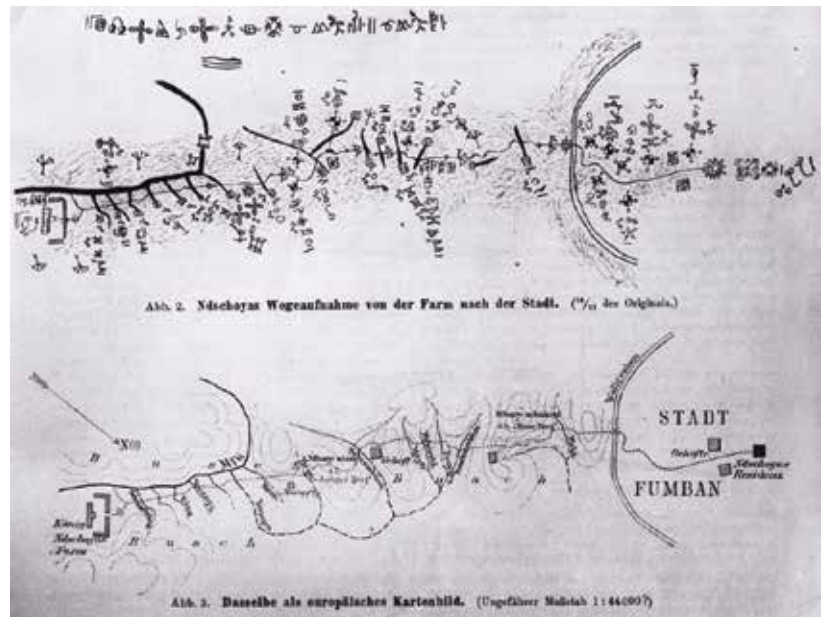


Fig. 5 : Carte de parcours, de la ferme de Mambuo à la résidence royale de Foumban (tirée de Struck 1908).

Fig. 6 : Carte de Foumban, extraite de la carte du royaume Bamoun (cf. fig. 7), remise aux officiers britanniques en 1916 à l'attention du roi d'Angleterre. CO649-7 (avec l'aimable autorisation des Archives Nationales du Royaume-Uni.).

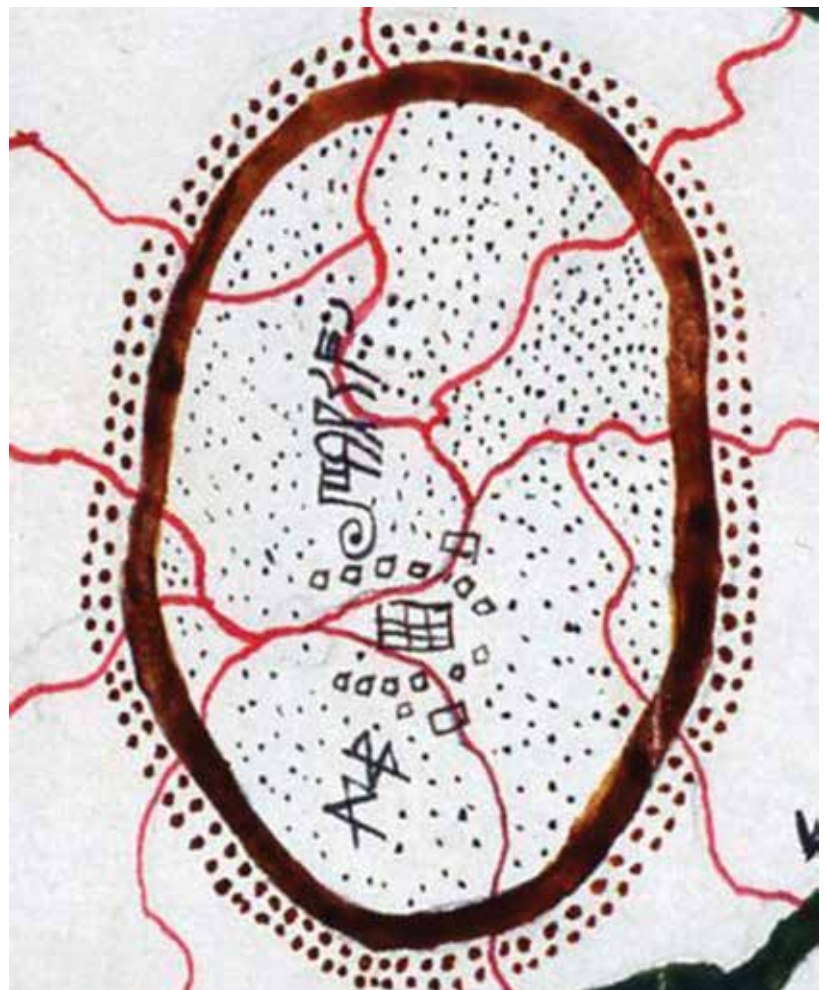


Fig. 7 : Carte du royaume Bamoun, remise aux officiers britanniques en 1916 à l'attention du roi d'Angleterre. CO649-7 (avec l'aimable autorisation des Archives Nationales du Royaume-Uni).

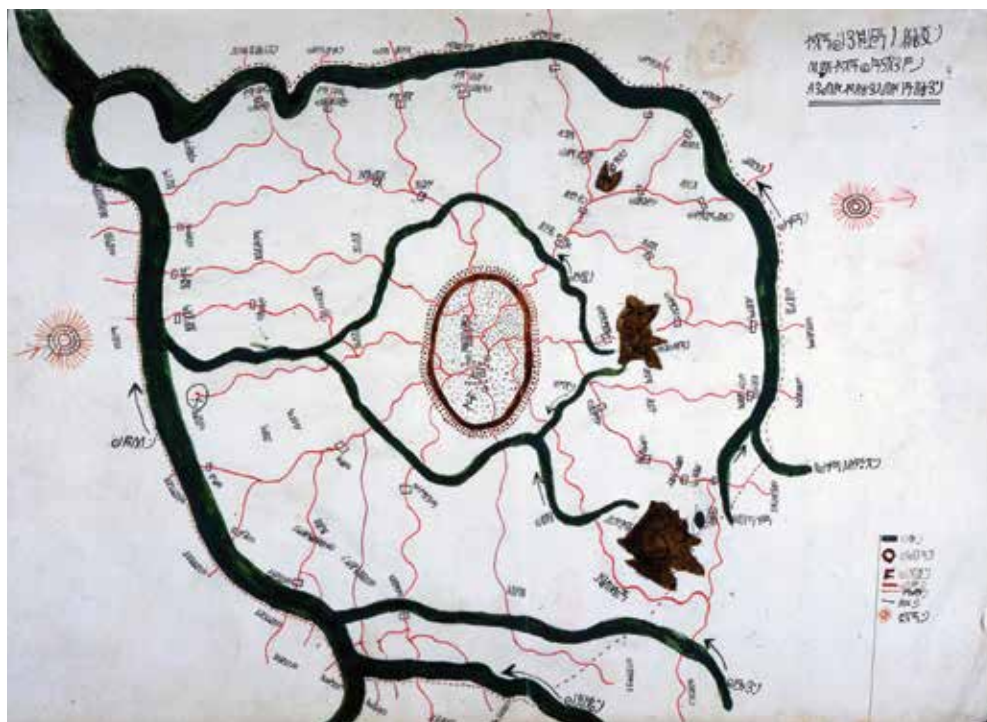


Fig. 8 : Carte du royaume Bamoun, remise au musée d'Ethnographie de Genève par le pasteur Russillon en 1966 (ETHAF 033553, avec l'aimable autorisation du MEG, photographie de Johnathan Watts [<https://www.geneve.ch/fr/autorites-administration/administration-municipale/annuaire-ville-geneve/watts-johnathan>]).



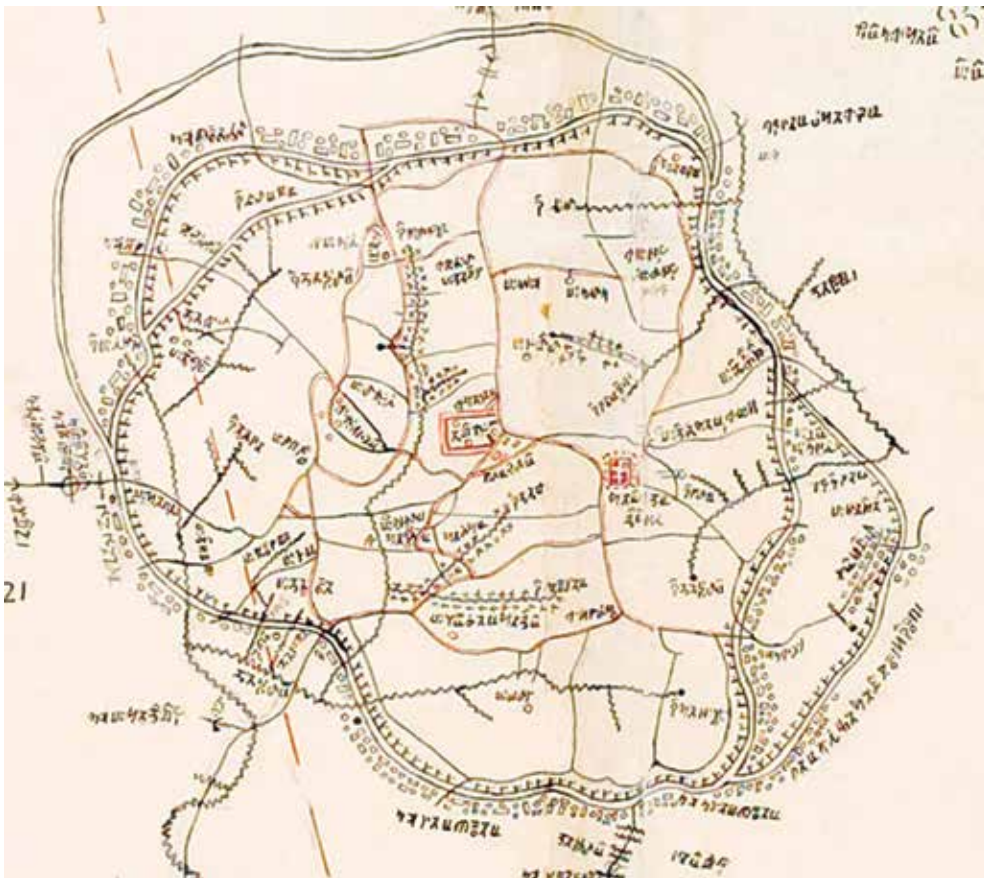


Fig. 9 : Détail de la représentation de Fomban extrait de la carte de la fig. 8 (extrait ETHAF 033553, avec l'aimable autorisation du MEG, photographie de Johnathan Watts).

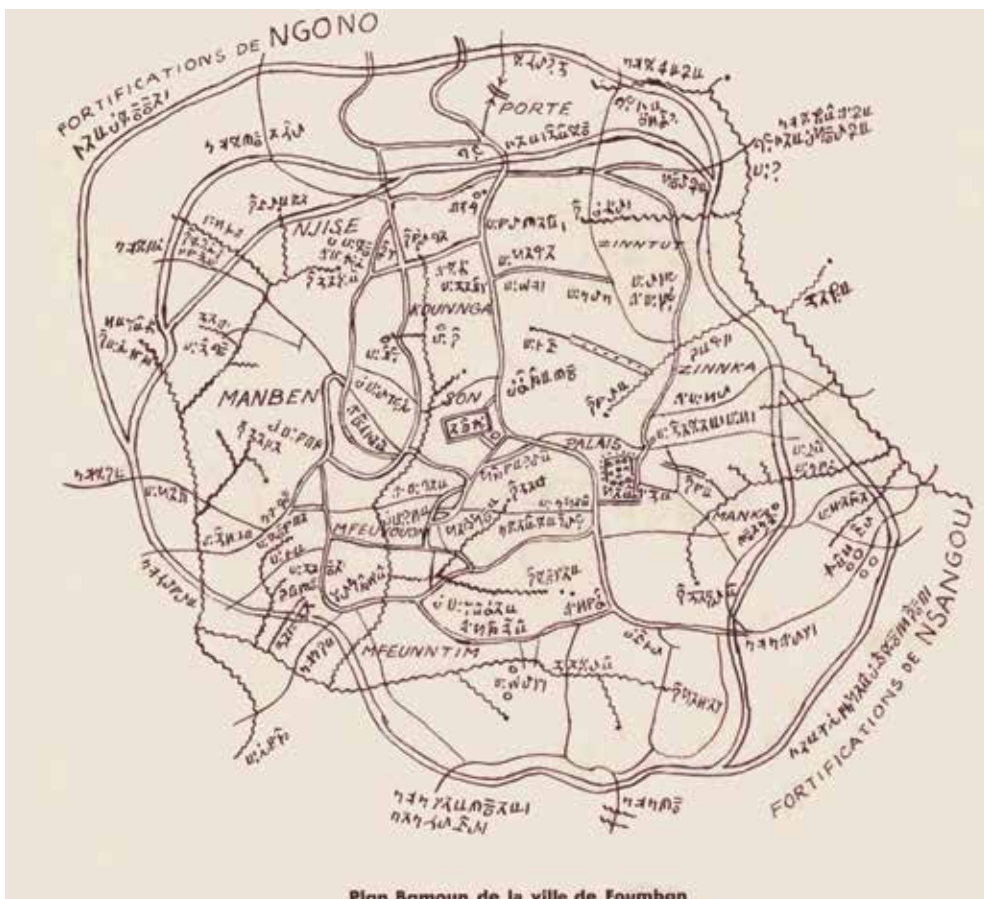
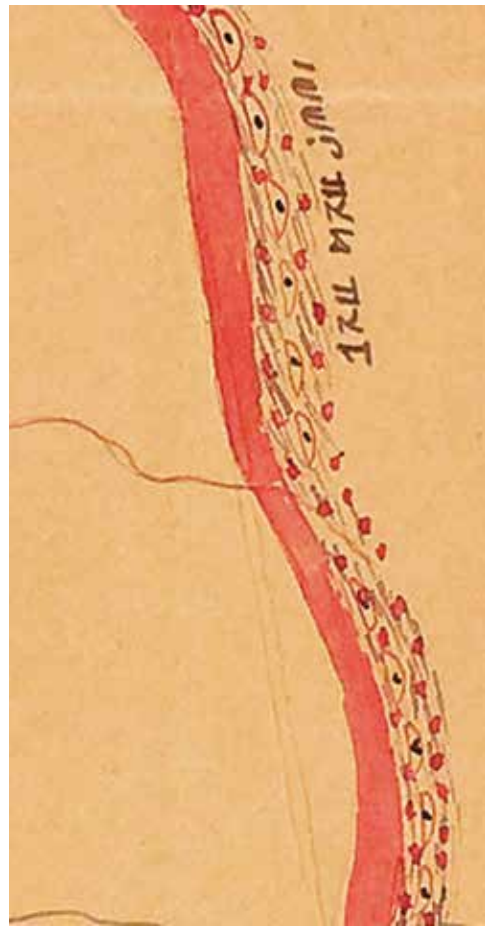


Fig. 10 : « Plan Bamoun de la ville de Fomban » (selon Labouret 1935).



Fig. 11 : Carte Bamoun de la ville de Foumban, Njoya (ETHAF 023023, avec l'aimable autorisation du MEG, photographie Johnathan Watts).

Fig. 12 : Agrandissement d'un secteur de la figure 11 (côté haut, secteur droit).



d'Henri Labouret paru en 1935, dans lequel figurent également des clichés de la muraille (cf. fig. 4). Cette carte est en noir et blanc (fig. 10) et, même si elle présente de nombreux détails, elle ressemble davantage à un croquis qu'à une carte définitive ; d'ailleurs, Loupet Galitzine pense même que c'est Labouret qui a réalisé cette reproduction à partir de la carte plus détaillée illustrée à la fig. 11 (Loupet-Galitzine 2011, p. 189). Bien qu'Henri Labouret ne dise nulle part dans son texte avoir annoté la carte, il est fort probable que les mentions « FORTIFICATIONS DE NGONO » et « FORTIFICATIONS DE NSANGOU » soient de lui. D'ailleurs, en lieu et place de NGONO, il faudrait plutôt lire NGUWUO, car selon la tradition orale, c'est sous le règne de ce dernier que fut creusé le fossé secondaire ou *mekine nsom* (Aymeric 2018, p. 387). Sur ce dessin schématique, il n'est donc pas possible de distinguer les éléments de fortification : muraille, fossé et chausse-trappes qui figurent sur la carte que possède le MEG.

Parmi ces cartes, la plus connue est incontestablement celle qui est exposée par le Musée

Ethnographique de Genève (fig. 11). Cet exemplaire daterait de 1918. On y voit très clairement les principaux fossés qui ceignent la ville, car ils sont représentés avec un épais trait rouge ; le rouge étant le symbole royal (Loupet-Galitzine 2011, p. 192).

En effectuant un agrandissement d'un secteur de la carte, on peut effectivement voir le fossé illustré par le trait épais rouge. À l'extérieur du fossé, les chausse-trappes sont figurées avec des points rouges et les fines hachures noires représentent probablement la végétation qui servait à les dissimuler (Aymeric 2013, p. 106). On distingue également un alignement régulier de formes géométriques semi-lenticulaires, assez énigmatiques, marquées chacune en son centre par un point noir (fig. 12).

3.4. La muraille aujourd'hui

En 2011, dans le cadre d'un mémoire universitaire, je suis allé à Foumban pour étudier les fortifications de la cité (Aymeric 2013). Au cours de mes prospections, j'ai retrouvé les vestiges des structures qui constituaient les fortifications de Foumban. Entre autres éléments,



Fig. 13 : Aperçu des vestiges de la muraille de Fomban dans le paysage, 2018.

j'ai retrouvé des restes de la muraille. Ils étaient relativement peu conservés et principalement localisés à l'ouest et au sud-est de la ville (fig. 13). Il est important de préciser qu'il y avait peu d'espoir de retrouver des vestiges, aussi bien des fossés que de la muraille, car ces structures sont livrées à elles-mêmes. Elles se dégradent sous l'effet combiné des facteurs environnementaux, comme la pluie et l'érosion, et des facteurs anthropiques comme l'urbanisation et les pratiques agricoles. Sur la fig. 13, les arbres au second plan croissent directement dans le fossé bordant la muraille tandis que la végétation herbacée au premier plan couvre le talus sur lequel elle est édifiée. L'un de nos accompagnateurs se tient debout, à droite au bas de la photo.

Fig. 14 : Vestige de *nda'kyet* de la muraille de Fomban, 2011.

Sur le terrain, j'ai identifié des vestiges de la muraille dans différents secteurs de la ville de Fomban ; notamment à Kassèn dans le quartier de Nkouna et dans le quartier de Mambain. Les vestiges se présentent comme une muraille continue, bien que des pans soient écroulés à certains endroits. Pour ce qu'il en reste, on peut voir que c'était un rempart en bauge avec un soubassement en pierre. À des distances régulières de huit à douze mètres environ, il était flanqué extérieurement par des contreforts. Liés à la muraille et construits en même temps qu'elle, les contreforts ou *nda'kyet* avaient des allures de tours arrondies, mesurant de trois à quatre mètres de diamètre interne (fig. 14). Malgré l'érosion, les ruines de la muraille ont encore une épaisseur



Fig. 15 : Hauteur d'une portion restante de la muraille de Fomban, 2018.



Fig. 16 : La porte d'entrée de Foumban (Nku nshut nsom) ou Nku nshut pet nta', 2011.

atteignant soixante centimètres. Aucune des ruines retrouvées pour le moment n'a une hauteur supérieure ou égale aux deux mètres mentionnés dans les descriptions (fig. 15) ; ce qui peut se comprendre après toutes ces années d'exposition continue aux intempéries et autres facteurs de dégradation.

Des huit portes citées dans les textes, seule une reconstitution de la porte principale, *Nku nshut nsom*, a été retrouvée. Depuis la restauration, ou plutôt la reconstruction, qui a permis d'avoir deux ouvertures, on nomme également cette porte *Nku nshut pet nta'* (fig. 16) ; elle n'est plus rattachée à aucun pan de muraille.

4. Analyse de la représentation de la muraille de Foumban à travers les sources

En fonction de la source de la représentation, des différences existent entre les illustrations de la muraille de Foumban. Les cartes Bamoun, en dehors de la carte de parcours de Mambuou à Foumban qui est incomplète, possèdent des illustrations globales des fortifications, même s'il n'est pas toujours évident de distinguer la muraille des fossés. La carte adressée au roi d'Angleterre ayant probablement été réalisée à la hâte, dans le contexte de la première guerre mondiale, il est possible que le dessinateur n'ait pas eu suffisamment de temps pour parfaire son illustration. Sur la carte publiée en 1935 par H. Labouret (cf. fig. 10), la distinction n'est pas établie entre les fossés et la muraille. Tandis que sur la carte

conservée par le MEG (cf. fig. 11), les fossés se distinguent bien des autres éléments de fortification. De plus, une observation rapprochée de ce document permet de constater que la muraille est représentée sous la forme de figures géométriques semi-lenticulaires ; elles sont alignées les unes à la suite des autres, mais sans être reliées entre elles (cf. fig. 12). Bien que cette représentation de la muraille semble relativement conforme au cliché d'Henri Labouret (cf. fig. 4), elle est néanmoins différente puisque les piliers qu'il avait photographiés ont plutôt une forme parallépipédique. Les formes semi-lenticulaires sont en revanche assez proches des *nda'kyèt* dont les vestiges subsistent encore. Et que dire de la représentation en « piquets » isolés provenant de la carte du royaume dressée dans les années 1920 (cf. fig. 8) ?

Grâce aux données de terrain récoltées à partir de 2011, on constate une très grande différence entre les illustrations de la muraille dans les archives et les vestiges *in situ*. Que la forme des éléments bâtis soit semi-lenticulaire ou parallépipédique sur les cartes, ces illustrations ne correspondent pas aux ruines : en effet, les vestiges que j'ai retrouvés se présentent sous la forme d'une muraille de faible épaisseur, possédant des contreforts qui font saillir sur son profil. L'allure ronde de ces contreforts élimine la possibilité de la construction ultérieure d'une muraille s'appuyant sur les piliers photographiés par Henri Labouret.

5. Conclusion

Plus d'un siècle après sa construction, la muraille de Foumban n'est plus qu'un vestige abandonné à son sort. Presque totalement détruite à certains endroits, il n'en reste que des moignons qui peinent à résister à différents facteurs de dégradation. Depuis son édification, la muraille ne semble pas avoir bénéficié d'une rénovation, bien que l'un de ses éléments, en l'occurrence la porte principale, ait été entièrement rebâtie. Grâce aux témoignages historiques, il est certain qu'elle a été construite vers la fin du XIX^e siècle, car elle fait partie des éléments constituant la singularité de Foumban au début du XX^e siècle. Bien que les témoignages oraux suggèrent la localité de Marom comme site de provenance de la terre argileuse ayant servi à la

construction de la muraille, cela semble fort peu probable ; néanmoins, des analyses géochimiques peuvent aider à résoudre cette question.

La comparaison entre les divers documents cartographiques et photographiques fait ressortir des différences, aussi bien dans le tracé général de la muraille que dans la forme des éléments bâtis qui la composent. Les différences peuvent être dues au fait que la cartographie Bamoun était encore dans ses débuts, la codification des représentations n'était donc pas encore formellement systématisée. Enfin, bien que les cartes aient été levées à l'initiative de *mfon* Njoya, il est possible que les dessins aient été réalisés par différents dessinateurs, ce qui expliquerait le manque d'uniformisation dans l'illustration de la muraille.

Bibliographie

- ALEXANDRE 1970** : ALEXANDRE (Pierre), Afrique centre-équatoriale et centre-occidentale, chapitre IX, in : DESCHAMPS (Hubert), *Histoire générale de l'Afrique noire, de Madagascar et des Archipels*, vol. I, t. II, Paris, Bruxelles, Montréal, Puf-Bordas, 1970, 720 p.
- AYMERIC 2013** : AYMERIC (Jacques), *Architecture militaire traditionnelle chez les Pàmèm : étude ethnographique et archéologique*, mémoire de Master non-publié, Université de Yaoundé I, Yaoundé, 2013, 156 p.
- AYMERIC 2018** : AYMERIC (Jacques), Pitfalls, ditches and a wall: territorial defence strategies of the Bamun of Foumban, Cameroon, *Azania: Archaeological Research in Africa*, 2018, p. 383–397. [<https://doi.org/10.1080/0067270X.2018.1513241>]
- BASSETT 1998** : BASSETT (Thomas), Indigenous Mapmaking in Intertropical Africa in : WOODWARD (David) & MALCOLM (Lewis), *Cartography in the Traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific Societies*, Volume Two, Book Three, Chicago University Press, 1998, p. 24-48.
- BINET 1952** : BINET (Jean), Le commandement chez les Bamoun : processus d'unification d'un peuple, in : *Le Monde non chrétien*, 1952, p. 399-415. [<http://www.documentation.ird.fr/hor/fdi:03677>]
- CHAMPAUD 1972** : CHAMPAUD (Jacques), Genèse, typologie des villes du Cameroun de l'ouest, *Cahier O.R.S.T.O.M., série Sciences Humaines*, vol. IX, n° 3, 1972, p. 325-336. [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_4/sci_hum/00966.pdf]
- CHAMPAUD 1973** : CHAMPAUD (Jacques), *Atlas régional Ouest 2, Milieu physique*, Paris, ORSTOM, 1973, 132 p. [<https://www.documentation.ird.fr/hor/fdi:02582>]
- CHAMPAUD 1983** : CHAMPAUD (Jacques), *Villes et campagnes du Cameroun de l'ouest*, Paris, ORSTOM, 1983, 508 p.
- DOUBI 1971** : DOUBI (André), *Atlas régional Ouest 2, Milieu physique*, Paris, ORSTOM, 1971.
- DUGAST, JEFFREYS 1950** : DUGAST (Idelette) et JEFFREYS (Mervyn), *L'écriture des Bamun – sa naissance, son évolution, sa valeur phonétique, son utilisation*, Mémoires de l'Institut Français d'Afrique Noire, 1950, 119 p.
- HURAILT 1974** : HURAILT (Jean), Une phase de la conquête allemande du Cameroun : l'occupation de Banyo (1902), *Revue française d'histoire d'outremer*, t. 61, n°225, 4^e trimestre, 1974, p. 579-593. [https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1974_num_61_225_18029]
- LABOURET 1935** : LABOURET (Henri), 1. En Pays Bamoun. La ville de Foumban. 2. L'ancien palais royal de Foumban. 3. L'écriture Bamoun, *Togo-Cameroun. Magazine mensuel Agence économique*, avril-juillet 1935, p. 110-133.

- LOUMPET-GALITZINE 2011** : LOUMPET-GALITZINE (Alexandra). La cartographie du Roi Njoya (Royaume Bamoun, Ouest Cameroun), in : HIRIBARREN (Vincent) et SEIGNOBOS (Christian) (éds.), *Cartographier l'Afrique. Construction, transmission et circulation des savoirs géographiques du Moyen-Âge au XIX^e siècle*, *Cartes & Géomatique*, 210, 2011, p. 185-198. [<http://lefc.fr/new/articles/210-article-14.pdf>]
- MOHAMMADOU 1986** : MOHAMMADOU (Eldridge), *Envahisseurs du Nord et Grassfields camerounais aux XVIII^e et XIX^e siècles : le cas du Bamoun*, in : TOMIKAWA (Morimichi) (éd.), *Sudan-Sahel II*, Tokyo, ILCAA, 1986, p. 237-273.
- MOHAMMADOU 1999** : MOHAMMADOU (Eldridge), *Le poney conquérant des savanes du Cameroun Central (C.1750-1850)*, in : BAROIN (Catherine) et BOUTRAIS (Jean) (éd.), *L'Homme et l'animal dans le Bassin du lac Tchad*, Colloques et séminaires, Paris, IRD, 1999, p. 81-106. [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_7/divers2/010020137.pdf]
- NCHOUWAT-NJOYA 1972** : NCHOUWAT-NJOYA (Oumarou), *Système politique traditionnel et organisation municipale du Cameroun Oriental (Exemple Bamoun)*, Thèse de doctorat 3^e cycle, Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, Paris, 1972, 469 p.
- NJOYA 1952** : NJOYA (Ibrahim, Sa Majesté), *Histoire et coutumes des Bamun, rédigées sous la direction du Sultan Njoya*, traduction de MARTIN (Henri) assisté de PARE (Isaac), Série : Population n°5, Dakar, IFAN, 1952, 273 p.
- SAVARY 1977** : SAVARY (Claude), *Situation et histoire des Bamun, notes à propos de la collection des dessins bamun du musée d'ethnographie de Genève*, *Bulletin annuel*, 20, 1977, p. 117-139.
- SEGALEN 1960** : SEGALEN (Pierre), *Carte pédologique du périmètre de reboisement du Melap (près de Foumban)*, Rapport n°112, Yaoundé, IRCAM, 1960, p. 90-101. [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_5/b_fdi_10-11/12628.pdf]
- STRUCK 1908** : STRUCK (Bernhard), *König Ndschoya von Bamun als topograph*, *Globus*, 94, 1908, p. 206-209. [https://www.digi-hub.de/viewer/!toc/DE-11-001832358/1/LOG_0003/]
- TARDITS 1980** : TARDITS (Claude), *Le royaume Bamun*, Armand Colin, Paris, 1980, 1078 p.
- TARDITS 1985** : TARDITS (Claude), *L'espace, indicateur historique, révélateur structural : l'exemple Bamoun (Cameroun)*, *Annales ESC*, n°6, nov. - déc. 1985, p. 1261-1287. [<https://www.jstor.org/stable/27583183>]

ARCHITECTURE ET CONSTRUCTION EN TERRE CRUE

Approches historiques, sociologiques et économiques

Le présent ouvrage réunit les actes d'une table ronde organisée à l'ENSA de Montpellier en octobre 2019. Il achève la série des « Echanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue » consacrée à l'étude des architectures et des différents procédés constructifs mettant en œuvre ce matériau.

Les questions techniques et lexicales ayant été largement présentées et débattues lors des précédentes rencontres, il s'imposait dès lors d'envisager ces architectures archéologiques ou patrimoniales et le fait même de bâtir en terre, sous d'autres angles, au-delà de la perception immédiate restituée par les fouilles, les analyses et les inventaires. Les articles réunis ici abordent les problématiques sociales et sociétales, géographiques, économiques et historiques en lien avec l'usage de ce matériau. Les périodes et aires géographiques concernées sont le Néolithique et l'âge du Bronze du Proche Orient et du bassin méditerranéen oriental, ainsi que les époques antique, médiévale, moderne et contemporaine dans différents contextes européens, américains et africains. Si le rapprochement des études met en lumière certaines attitudes universelles, comme le choix de la terre pour des raisons financières et l'image dépréciative de la terre en concurrence avec la pierre, à l'inverse leur confrontation fait ressortir des exemples remarquables valorisant ce matériau lorsqu'il est mis, par exemple, au service d'un pouvoir étatique ou de projets sociaux.

Les problématiques sociétales et économiques qui sont abordées permettent de cerner la place d'un matériau souvent réputé « pauvre » à la fois dans le processus constructif et dans l'image de l'habitat qu'il produit. Par exemple, ont été envisagés dans des contextes chronologiques et géographiques très divers le statut socio-économique des commanditaires et/ou occupants de maisons en terre, des bâtisseurs ; l'enjeu visuel représenté par la terre : visible, assumée ou dissimulée, comment elle est perçue culturellement, socialement ou ethnographiquement ; la production et la commercialisation de matériaux de série dans des sociétés rurales ou urbaines pré-industrialisées ; la place de ce matériau dans les traités d'architecture et de construction, ...

Par ailleurs, certains des articles, relevant d'études menées à grande échelle, proposent des synthèses de type géographique et historique sur l'évolution, la répartition des architectures en terre, leur place à côté d'autres matériaux et sur les modalités de transmission des techniques.

Les discussions entre les participants - retranscrites *in extenso* dans l'ouvrage - témoignent de la richesse et de la pertinence des débats qui ont rythmé chacune des sessions.



Mohamed AL DBIYAT / Samira ALLICHE / Jacques AYMERIC NSANGOU / Paul BACOU / Emmanuel BAUDOUIN / Kenza BOUSSORA / Nathalie BUCHEZ / Aymat CATAFAU / Julie CHARMOILLAUX / Claire-Anne de CHAZELLES / Samia CHERGUI / Martine COCAUD / Annick Jo Elvire DANEELS / Magali DELAVENNE / Philippe DEVILLERS / Suzanne DIBO / Sébastien GAIME / Julie GEREZ / Samuel GUERIN / Hubert GUILLAUD / Mohammadullah HAKIM-EBRAHIMI / Aurélie HESS / Émilie LEAL / Mélanie MARCEL / Emmanuel MILLE / Mathilde MINOTTI / Priscilla MUNZI / Alina NEGRU / Thomas PELMOINE / Maia POMADÈRE / Claude POUZADOUX / François PUSTOC'H / Nadya ROUIZEM LABIED / Sandrine RUEFLY / Martin SAUVAGE / Alessandro SERRA / Antoine SCHOLTÉS / Carole STADNICKI / Zuzana SYROVÁ / Jiří SYROVÝ



Prix public : 40 euros
Isbn : 978-2-491253-08-0

